



**PASSER ENTRE LES MOTS.
CARTE DU LEXIQUE ET INTERPRETATION ARGUMENTATIVE DANS
« VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT »**

**PASSAR ENTRE AS PALAVRAS.
MAPA DO LÉXICO E INTERPRETAÇÃO ARGUMENTATIVA EM “VIAGEM
AO FIM DA NOITE”**

Giorgio Christopulos 1

Résumé : La TBS insiste sur le fait que « l'interprétation, en partie libre, est tout de même guidée par la Carte Argumentative du Lexique ». Dans le cas que nous observons – la description que Céline fait du colonel au deuxième chapitre de Voyage au bout de la nuit – nous arriverons à montrer que la langue considère certains blocs comme construisant déjà des complexes argumentatifs. La langue exprime des complexes regroupant certains aspects d'un bloc avec d'autres d'un bloc contigu : décodage et interprétation sont donc certes des phénomènes du texte, mais une analyse de la Carte Argumentative du Lexique révèle à quel point certains blocs sont déjà rapprochés par la langue même.

Mots-clés : Céline. Voyage au Bout de La Nuit. Sémantique Argumentative. Lexique. Cohésion Textuelle.

Resumo: A TBS insiste no fato de que “a interpretação, em parte livre, também é guiada pelo Mapa Argumentativo do Léxico”. No caso que observamos – a descrição que Céline faz do coronel no segundo capítulo de Viagem ao fim da noite –, chegamos a mostrar que a língua considera certos blocos como já construtores de complexos argumentativos. A língua expressa complexos que reagrupam certos aspectos de um bloco com outros de um bloco contíguo: decodificação e interpretação são, portanto, certamente fenômenos do texto, mas uma análise do Mapa Argumentativo do Léxico revela até que ponto determinados blocos já são reunidos pela própria língua.

Palavras-chave: Céline. Viagem ao Fim da Noite. Semântica Argumentativa. Léxico. Coesão Textual.

1 CRAL (EHESS/CNRS), est linguiste. Sémanticien, il s'intéresse notamment à la linguistique du texte, avec une attention particulière aux problèmes de cohésion et à l'apport que le texte littéraire – aussi bien en poésie qu'en prose – peut fournir dans la description des phénomènes linguistiques. ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-9931-0540>. E-mail : giorgiochristopulos@gmail.com



Cet article, qui s'inscrit dans le courant de la sémantique argumentative, se concentre autour des questions de la cohésion textuelle et de la description des rapports entre les mots dans le cadre du lexique. Le texte que nous analysons est le deuxième chapitre de *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline. Les outils méthodologiques employés dans ce travail appartiennent à la Théorie des Blocs Sémantiques (TBS) élaborée par Marion Carel [1].

À l'intérieur du deuxième chapitre du *Voyage* un rôle absolument central est joué par la description que Céline fait du personnage du colonel. Commençons donc par présenter – afin de les réunir en un unique portrait – les passages décrivant le colonel : « Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lus sans hâte, entre les balles » [2]. Observons l'expression *ne toujours pas broncher* : est-elle « caractérisante » – à savoir : fournirait-elle les termes fondateurs de l'enchaînement ? Ou elle serait plutôt constitutive, c'est-à-dire fournissant sa signification ? [3]. Pour avancer une réponse, essayons de décortiquer le sens de ce passage. Ce qui est communiqué ici est paraphrasable par l'enchaînement : (1) « C'était dangereux, pourtant le colonel ne bronchait toujours pas » ? Si c'était le cas, on exprimerait l'idée que le colonel *ne-branche-pas-malgré-le-danger* : l'enchaînement évoquerait donc le schéma : (2) DANGER PT NÉG BRONCHER. Depuis le début du chapitre il est question de destruction massive, de « croisade apocalyptique » (p. 14) et le colonel et ses hommes sont depuis longtemps sous le tir du feu ennemi. Malgré l'énorme danger, le colonel ne bronche toujours pas : faut-il en déduire que, par rapport à l'expression *ne toujours pas broncher*, le sens du morceau en question est paraphrasable par l'enchaînement indiqué ci-dessus ? Dans ce cas-là, *ne toujours pas broncher* serait effectivement caractérisant, car cette expression fournirait un des termes fondateurs de l'enchaînement.

Or, nous refusons cette lecture. Nous avons en effet l'impression que l'expression *ne toujours pas broncher* soit constitutive : qu'elle fournisse non pas un des termes fondateurs de l'enchaînement, mais l'aspect : (3) DANGER PT NÉG BOUGER. Il y a, dans *ne pas broncher*, le schéma DANGER PT NÉG BOUGER : ce schéma appartient à sa signification linguistique – au niveau lexicographique, le TLFi du site du CNRTL propose de *broncher*, entre autres, cette acception : « Réagir à une atteinte portée à la personne (sévices, menaces) ». *Ne pas broncher* fournit l'aspect (3), qui est ensuite concrétisé par l'enchaînement : (4) « C'était dangereux, pourtant il ne bougeait pas ». Cet enchaînement est, par la suite, réinterprété par l'aspect : (5) DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE en l'enchaînement (6) « C'était dangereux, pourtant il se croyait inatteignable ». Le schéma DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE appartient à la signification du mot *outrecuidant*. Comment la signification de ce mot est mobilisée dans le passage ?

Comment le colonel est décrit ? Qu'est-ce qui est dit de lui ? Nous savons déjà que, malgré le danger, il ne bouge pas. Nous découvrons même que le colonel ne bronche *toujours pas* – et ce *toujours* a pour but de créer un effet de renforcement, de rappeler que la scène est en train de se dérouler depuis quelques pages déjà. Cependant, le colonel ne modifie aucunement son comportement. Malgré le danger, il fait comme si de rien n'était, et il *continue* son activité :

Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tirailleurs, [...] semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. [...] Notre colonel, [...] Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement. (p. 13)

L'expression *au beau milieu de la chaussée* reprend et fait résonner l'expression : (7) *Au milieu de la route*. Cette expression, qui apparaît tout de suite dans le chapitre, est immédiatement renforcée par l'ironique *au beau milieu de la route*, et enfin réitérée par « au milieu, comme nous ». Aux premières lignes on lit en effet :

Enfin, un matin, le colonel cherchait sa monture, son ordonnance était partie avec, on ne savait où, dans un petit endroit sans doute où les balles passaient moins facilement qu'au milieu de la route. Car c'est là précisément qu'on avait fini par se mettre, le colonel et moi, au beau milieu de la route.

moi tenant son registre où il inscrivait des ordres.

Tout au loin sur la chaussée, aussi loin qu'on pouvait voir, il y avait deux points noirs, au milieu, comme nous, mais c'était deux Allemands bien occupés à tirer depuis un bon quart d'heure. (p. 11)

Même cette *impatience* dont il est question ici n'a rien à voir avec le danger : nous saurons peu après (pp. 16-17) que le colonel s'impatiente uniquement parce que le fourgon du pain tarde à arriver.

La description du colonel fait comprendre que cet officier fait plus que *ne-pas-bouger-malgré-le-danger* : il s'expose ostensiblement au danger. Le colonel se place volontairement là où il y a le plus de danger. Qu'est-ce qui explique un tel comportement ? Le danger est pourtant bien réel, et facilement percevable. Bardamu nous dit en effet que : « Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été » (p. 12). La « monture du colonel », elle, s'était sauvée il y a bien longtemps (p. 12). L'« agent de la liaison », qui va et vient en livrant des enveloppes toutes les cinq minutes, est rendu par la peur « chaque fois un peu plus vert et foireux » (p. 14). Le « maréchal des logis Barousse » a été immanquablement tué en allant chercher le fourgon à pain (p. 16). Quant à lui, le cavalier à pied au visage verdâtre – « plus verdâtre encore que celui de l'autre agent de liaison » – est horriblement secoué (p. 16) :

Il bredouillait et semblait éprouver comme un mal inouï, ce cavalier à sortir d'un tombeau et qu'il en avait tout mal au cœur. Il n'aimait donc pas les balles ce fantôme lui non plus ? Les prévoyait-il comme moi ? [...] Il oscillait ainsi, raidi, sur le talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait des petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. (p. 16)

Bardamu n'a pas de doutes. Il en conclut que : « Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp », que je me disais, après tout... » (p. 12). Alors pourquoi le colonel non seulement ne s'abrite pas, mais il s'expose même (et aussi ouvertement) au danger ? Une chose est certaine : ce personnage n'apprécie guère les peureux : « De le voir ainsi cet ignoble cavalier dans une tenue aussi peu réglementaire, et tout foirant d'émotion, ça le courrouçait fort notre colonel. Il n'aimait pas cela du tout la peur. C'était évident » (p. 16). Mais est-ce que cela suffit, pour autant, à le décrire comme étant *courageux*, et même *héroïque* ? Bardamu nous met sur la voie dès le début :

Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place de Clichy ? Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé. (p. 14)

Laissons de côté pour l'instant le mot – vraiment très inattendu – *fainéant*. On y reviendra. Concentrons-nous uniquement sur les mots *héroïque* (employé directement dans le texte par Céline à travers la voix de Bardamu) et *courageux*. Le colonel est décrit comme ne fuyant pas face au danger, et présenté même comme méprisant ouvertement les peureux. Le colonel est quelqu'un qui voit le danger comme quelque chose à ne pas fuir. L'aspect concrétisé au fil des pages est : (8) DANGER PT NÉG À FUIR. Cet aspect appartient au quasi-bloc (9) DANGER(À FUIR), contenu, lui, dans la signification de *danger* (mot dont la signification présente l'alternative même entre l'aspect DANGER PT NÉG À FUIR et l'aspect : (10) DANGER DC À FUIR). Une personne *courageuse* est quelqu'un qui, malgré le danger, ne fuit pas. Pareil pour une personne *héroïque*.

Sans vouloir immédiatement se demander en quoi *courageux* et *héroïque* diffèrent, notons que l'aspect DANGER PT NÉG À FUIR est un trait que *courageux* et *héroïque* partagent : ce trait est contenu dans la signification linguistique des deux mots. La description du colonel présente aussi le trait DANGER PT NÉG À FUIR : le colonel est décrit comme *ne-fuyant-pas-malgré-le-danger*. Ce trait suffira-t-il pour pouvoir le qualifier de *courageux*, voire d'*héroïque* ? De la signification du mot *danger*, la description du colonel concrétise aussi l'aspect : (11) DANGER PT NÉG PRÉCAUTION. Cet aspect appartient également à un quasi-bloc : (12) DANGER(PRÉCAUTION). Là aussi la signification de *danger* préfigure l'alternative même entre l'aspect DANGER PT NÉG PRÉCAUTION et l'aspect : (13) DANGER DC PRÉCAUTION. Le colonel est présenté comme *ne-prenant-pas-de-précaution-malgré-le-danger*. Or, la signification des mots *courageux* et *héroïque* présente aussi le schéma DANGER PT NÉG PRÉCAUTION, donc la description du colonel partage avec *courageux* et *héroïque* ce trait aussi. En résumant, la description que l'on fait du colonel a affaire avec le mot *danger*. Ce qui est dit du colonel est en rapport avec *danger* : la description du colonel et le mot *danger* partagent des traits. Ce qui manque maintenant est soit un élément distinctif qui nous permettrait de dire en quoi le colonel n'est pas *courageux* ni *héroïque*, soit un élément confirmant définitivement le *courage* ou l'*héroïsme* signifié par la description du colonel.

Un aspect en particulier nous rapproche de la solution : (14) PÉNIBLE PT FAIT. (14) appartient à la fois à la signification de *courageux* et d'*héroïque*. En est-il de même pour la description du colonel ? Nous lisons que : " Il se promenait... (cf. *supra*) " (p. 13). Le verbe *se promener* dit que celui du colonel est un mouvement sans but, car il ne s'agit pas d'atteindre un endroit : il ne s'agit pas d'aller d'un point A à un point B : (15) MARCHER PT NÉG ATTEINDRE. Le mouvement associé à la promenade est à interpréter comme procurant simplement de l'agrément : (16) SE PROMENER(AGRÉMENT). Le colonel *se promène* : il se promène " aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare ".

Que fait-il encore ? Rappelons-nous du passage : " Le colonel ne bronchait toujours pas... " (cf. *supra*). Il n'a pas l'air de faire quelque chose de pénible, ce colonel. Il se *promène*, il joue avec des morceaux de papier... il n'y a rien de pénible dans tout cela. Voici donc un premier élément qui différencie ce qui est dit du colonel et les mots *courageux* et *héroïque* – mots décrivant quelqu'un dont on dit qu'il fait une certaine chose *bien que ce soit pénible* (leur signification contenant l'aspect PÉNIBLE PT FAIT). Notre colonel, lui, n'est pas décrit comme faisant quelque chose bien que ce soit pénible. Ce qui est dit de lui, c'est qu'il *s'occupe* certes en faisant quelque chose – se balader, lire, fabriquer des confettis avec les lettres reçues... –; mais certainement pas quelque chose que l'on pourrait qualifier de *pénible*.

L'absence de l'aspect PÉNIBLE PT FAIT parmi ce qui est dit par la description du colonel fait surgir une question : est-ce que le colonel se rend compte du danger qui l'entoure ? Bardamu nous le dit très clairement : il faut suivre l'exemple de l'ordonnance : chercher un " un petit endroit " où les balles passent " moins facilement qu'au milieu de la route " (p. 11), et s'y cacher, si possible. Bardamu regrette de ne pas avoir pensé avant à se trouver un lieu peinarde, à l'abri de tout. Une prison, par exemple :

Ah ! Combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant, volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. [...]

Si seulement j'avais encore eu le temps, mais je ne l'avais plus ! Il n'y avait plus rien à voler ! Comme il ferait bon dans une petite prison pépère, que je me disais, où les balles ne passent pas ! Ne passent jamais !

Trouver un endroit où les balles ne passent pas ; ou, du moins, passent « moins facilement qu'au milieu de la route » : voilà le problème le plus urgent de Bardamu et de ses confrères peureux. Une prison irait très bien ; ce serait même l'idéal : car « de la prison, on en sort vivant, pas de la guerre » (p. 15).

Or, pour *ne pas fuir le danger*, il faut l'avoir reconnu au préalable : il faut être conscient

de son existence et de sa présence. Est-ce que le colonel voit le danger ? Les *courageux* et les *héroïques* sont bien conscients de faire quelque chose de pénible, mais ils maîtrisent ce sentiment ne se laissant pas arrêter par ça. Cette conscience de la pénibilité de la tâche (dont ils néanmoins se chargent) les rend *courageux* et *héroïques*. S'ils ne savaient pas que ce qu'ils font est pénible, ils ne seraient ni *courageux*, ni *héroïques* ; ils seraient juste *fous*, ou... persuadés d'être parfaitement inatteignables ! Le colonel, lui, reconnaît le danger ? Oui, la preuve en est qu'il méprise a) tous ces lâches qui voudrait juste prendre leurs jambes à leur cou et fuir le danger ; et b) tous ces peureux qui, tout en ne fuyant pas, montrent bien trop ouvertement d'avoir une peur bleue. Est-il donc, tout simplement, *fou* [5] ? Selon notre analyse, jusqu'ici, soit : α) le colonel est complètement fou ; soit : β) tout ce qui différencie ce qui est dit du colonel des mots *courageux* et *héroïque* réside dans l'aspect PÉNIBLE PT FAIT, appartenant à la signification linguistique de *courageux* et de *héroïque*, mais absent de la description que l'on fait du colonel. Par rapport à l'option β), à ce moment-là, quelqu'un pourrait même objecter que le colonel, au final, pourrait tout simplement être en train de ne pas montrer que ce qu'il fait vraiment (linguistiquement : *faire la guerre*) [4] est pénible en cachant, sous une apparence de rassurante normalité (la balade tranquille ; une lecture lente, calme ; le découpage des morceaux de papiers, etc.), toutes les difficultés de sa vraie tâche. Le colonel se conduirait par conséquent en vrai *héros*, car la signification de *héroïque* (tout comme celle des mots *héros* et *héroïquement*) contient le schéma ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER. Quelqu'un d'*héroïque* encaisse *héroïquement*, c'est-à-dire en *ne-manifestant-pas-bien-qu'il-éprouve*.

Tel n'est pas notre point de vue. Nous défendrons l'idée selon laquelle quelqu'un de *courageux* ou d'*héroïque* sait bien que, face au danger, on est tous des cibles possibles, tandis que le colonel n'imagine, à aucun moment, pouvoir l'être. Nous écarterons également l'option α), celle selon laquelle le colonel serait en fait simplement *fou*.

Pour avancer, répondons à la question suivante : pourquoi le colonel se perçoit comme étant à l'abri de tout danger ? La signification de *courageux* et d'*héroïque* contient l'aspect : (17) DANGER DC NÉG SE CROIRE INATTEIGNABLE. Une personne *courageuse* ou *héroïque* sait parfaitement bien qu'elle pourrait être atteinte à tout moment : elle est *courageuse* ou *héroïque* précisément parce qu'elle le sait : elle accepte le danger malgré la possibilité que celui-ci puisse toujours l'atteindre.

La description du colonel, par contre, concrétise au fil des pages le schéma : (18) DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE (appartenant à la signification linguistique du mot *outrecuidant*). Ce qui est dit dans le passage est que le colonel *se croit* inatteignable. Bardamu prévient tout de suite le lecteur (p. 13) : " À présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! ". Bardamu a raison : le colonel n'imagine pas son trépas. Celui des autres, il peut bien le voir, ou encore l'apprendre. Mais pas le sien (pp. 16-17) :

«Le maréchal des logis Barousse vient d'être tué, mon colonel, qu'il dit [le cavalier à pied] tout d'un trait.

Et alors ?

Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain sur la route des Étrapes, mon colonel !

Et alors ?

Il a été éclaté par un obus !

Et alors, nom de Dieu !

Et voilà ! Mon colonel...

C'est tout ?

Oui, c'est tout, mon colonel.

Et le pain ?» demanda le colonel.

Ce fut la fin de ce dialogue [...]. Lui pourtant aussi il était mort.

Le massacre finit bien sûr par avaler aussi le colonel. Comment Céline était arrivé à *dire* que le colonel se croyait inatteignable ? Rappelons-nous du passage : “ Le colonel ne bronchait toujours pas... “. Nous comprenons que le colonel *se croit* inatteignable car il est dit de lui qu’il croit possible pouvoir *passer entre les balles*. Le choix de la préposition *entre* est significatif. L’expression *entre les balles* fait ici penser à : (19) *Entre les gouttes*, elle-même appartenant à l’expression figée : (20) *Passer entre les gouttes*. Cette expression évoque l’idée qu’on puisse se sortir d’une situation difficile ; qu’on puisse, malgré tout, *ne pas être atteint*. Céline, dans son ironie, va même plus loin, car il nous apprend que le colonel pense non seulement pouvoir *passer entre les balles* comme on *passé entre les gouttes* (donc échapper, malgré tout, au danger de se faire tuer) : il pense pouvoir même *rester entre les balles* (et cela indéfiniment, du moment que – on l’a vu – l’action se prolonge au fil des pages). L’expression *entre les balles* – très inattendue à cause de la préposition *entre* – affirme deux choses. Elle souligne linguistiquement la présence du danger et en même temps définit l’attitude du colonel vis-à-vis de ce danger. Le colonel est décrit comme se croyant capable de pouvoir passer *entre* les projectiles, et même y rester sans être atteint. À aucun moment le colonel ne se voit *parmi* les balles – voire *au milieu des balles*. Il se voit toujours *entre* les balles, et prétend pouvoir y rester. *Rester entre les balles* équivaut en effet à *ne jamais être transpercé par une d’entre elles*. Observons l’énoncé : (21) « Dans le sandwich qu’on avait acheté, une tranche de jambon se trouvait entre deux tranches de pain ». Le colonel se voit *entre les balles* comme une tranche de jambon se trouverait entre deux tranches de pain : il se voit comme capable de rester entre des projectiles qui passeraient toujours à côté de lui, jamais à travers lui. Bardamu, lui, se voit bien *parmi les balles* : “ Jamais je ne m’étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles “ (p. 12). Tel n’est pas le cas du colonel, qui est décrit comme ne s’imaginant pas destiné à recevoir une de ces balles. Donc, le colonel n’est décrit ni comme étant *courageux* ou *héroïque*, ni comme étant *fou*. Ce qui est dit de lui, c’est qu’il pense pouvoir *passer* – voire *rester* – *entre les balles*. Le schéma concrétisé au fil du texte est donc DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE, que la description du colonel partage avec le mot *outrécuidant*. (Que dans la vie de tous les jours on finisse par assimiler quelqu’un qui pense pouvoir passer entre les balles à un fou, cela est une chose. Linguistiquement, néanmoins, ce qui est dit au fil des pages, c’est que le colonel *se croit inatteignable*. Linguistiquement, *se croire inatteignable* ne fait pas de lui un *fou*. Le texte est construit par Céline de manière finement ironique).

Une petite précision. Pourquoi disons-nous que le colonel *se croit* inatteignable ? Il *n’est pas* inatteignable ? Du colonel *on dit* qu’il est *outrécuidant*. En effet, à aucun moment le colonel ne prend la parole pour dire : (22) « Je suis outrécuidant », car cet énoncé voudrait dire : (23) « Je suis inatteignable ». Par contre, toute la description que l’on fait du colonel *dit* : (24) Il est outrécuidant ». Mais si l’on dit de quelqu’un qu’il est *outrécuidant*, nous entendons par là que la personne décrite *se croit* inatteignable. Le sens de l’énoncé « Il est outrécuidant » est : (25) « Il se croit inatteignable ». Nous avons là une propriété linguistique de la construction à la troisième personne (qui contraste avec la construction à la première personne). Observons les énoncés : (26) « Il a peur » et (27) « J’ai peur ». Le sens exprimé par le premier est : (28) « Il croit que c’est dangereux », ou encore : (29) « Il pense que c’est dangereux ». Par contre, ce qui est communiqué en disant « J’ai peur », c’est : (30) « C’est dangereux ». Avec ce deuxième énoncé, *on dit* que « c’est dangereux ». Il n’en était pas de même dans le cas précédent, où le locuteur disait que la personne décrite par le pronom personnel de troisième personne – à savoir le sujet grammatical – pensait que c’était dangereux. Chez Céline, la description nous dit que le colonel est *outrécuidant* : ce qui est communiqué est donc que le colonel *se croit inatteignable* (et non pas qu’il *soit inatteignable*).

Écartons tout de suite un possible malentendu. Est-ce que cela signifie, par conséquent, que Céline est en train de développer la signification de *outrécuidant* ? Non, la description que Céline fait du colonel partage avec *outrécuidant* le trait DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE, mais il

existe d'autres schéma qui opposent *outréculdant* et ce qui est dit par la description du colonel. Prenons par exemple le schéma : (31) ÉPROUVER DC MANIFESTER : il appartient à coup sûr à la signification de *outréculdant*. Quelqu'un dont on dit qu'il est *outréculdant* est quelqu'un qui montre, d'une façon ou d'une autre, de se croire inatteignable. Se croyant inatteignable, l'*outréculdant* met en place des gestes et des dires qui manifestent clairement sa foi dans son inatteignabilité. Une telle foi s'exprime toujours de manière vive, voire bruyante. Pour que l'on dise de quelqu'un qu'il se croit *inatteignable*, il faut bien que ce quelqu'un ait fait ou dit quelque chose de mémorable, de capable d'attirer l'attention d'un public. Point d'*outréculdant* « sur la retenue », *réserve* ou discret. Celui dont on dit qu'« il est *outréculdant* » éprouve et manifeste ; mieux: il éprouve *donc* il manifeste. Il y a chez l'*outréculdant* une relation spécifique entre son sentir et sa manifestation. L'*outréculdant* éprouve *donc* il manifeste – l'*outréculdant* se doit de manifester ce qu'il éprouve.

En cela, *outréculdant* est proche de *matamore* et *d'exubérant*. La signification de ces deux autres mots contient en effet, elle aussi, le schéma ÉPROUVER DC MANIFESTER. Comme l'*outréculdant*, le *matamore* et l'*exubérant* se doivent de manifester ce qu'ils éprouvent. En même temps, le schéma ÉPROUVER DC MANIFESTER est déjà évoqué par la signification même d'éprouver, car celle-ci contient le quasi-bloc : (32) ÉPROUVER(MANIFESTER). La signification d'éprouver préfigure donc l'alternative entre le schéma ÉPROUVER DC MANIFESTER et le schéma : (33) ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER. En d'autres mots, éprouver ne spécifie pas si l'on éprouvera *donc* on manifestera ou si l'on ne manifestera pas *malgré* qu'on ressent quelque chose. *Outréculdant*, lui, spécifie le quasi-bloc ÉPROUVER(MANIFESTER) en ÉPROUVER DC MANIFESTER, et il en va de même pour *matamore* et *exubérant*. Un mot qui spécifie, par contre, le schéma ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER est certainement *héros* – et on l'entend particulièrement bien dans l'adverbe *héroïquement*.

Le colonel aussi est décrit comme éprouvant-pourtant-ne-manifestant-pas. Il y a là de la part de Céline – encore une fois – beaucoup d'ironie. Dans le texte, à quoi comprend-on que la description du colonel concrétise le schéma ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER ? Prenons le passage suivant :

[...]à l'instant même, arriva vers nous au pas de gymnastique, fourbu, dégingandé, un cavalier à pied (comme on disait alors) avec son casque renversé à la main, comme Bélisaire, et puis tremblant et bien souillé de boue, le visage plus verdâtre encore que celui de l'autre agent de liaison. Il bredouillait et semblait éprouver comme un mal inouï, ce cavalier, à sortir d'un tombeau et qu'il en avait tout mal au cœur. Il n'aimait donc pas les balles ce fantôme lui non plus ? Les prévoyait-il comme moi ?

« Qu'est-ce que c'est ? » l'arrêta net le colonel, brutal, dérangé, en jetant dessus ce revenant une espèce de regard en acier.

De le voir ainsi cet ignoble cavalier dans une tenue aussi peu réglementaire, et tout foirant d'émotion, ça le courrouçait fort notre colonel. Il n'aimait pas cela du tout la peur. C'était évident. Et puis ce casque à la main surtout, comme un chapeau melon, achevait de faire joliment mal dans notre régiment d'attaque, un régiment qui s'élançait dans la guerre. Il avait l'air de la saluer lui, ce cavalier à pied, la guerre, en entrant.

Sous ce regard d'opprobre, le messager vacillant se remit au « garde-à-vous », les petits doigts sur la couture du pantalon, comme il se doit dans ces cas-là. Il oscillait ainsi, raidi, sur le

talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait des petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s'il voulait nous parler ou bien s'il pleurerait. (pp. 15-16)

Ce que le colonel reproche ici à son cavalier à pied, ce n'est pas tellement d'avoir peur ; c'est de le montrer aussi ouvertement. On dirait qu'on a toujours le droit d'être terrorisé ; mais encore faut-il bien ne pas le laisser paraître. Prenons le colonel. Lui, il ne ressent pas de la peur. Néanmoins, son sentir n'est pas moins vif que celui de son cavalier, ou de Bardamu – bien que de nature très différente. Il éprouve bien un intense dégoût, une puissante répugnance pour ce soldat débraillé, se montrant ostensiblement sous le choc ; mais il tâche de la manifester le moins visiblement possible. Il foudroie du regard le pauvre cavalier ; mais, précisément, l'expression de sa désapprobation est soudaine, aussi bien dans son apparition que dans sa disparition, et silencieuse. Pas un cri ; à la limite, on imagine juste une petite grimace, parfaitement involontaire, apparaître au coin de sa bouche, et puis c'est tout. Dans cette phrase, ce " Qu'est-ce que c'est ? ", prononcé par le colonel on entend un ton de la voix qui se fait à peine un peu plus sec, un peu plus brusque – mais rien de plus. Pourtant, en tant que supérieur, le colonel aurait bien la possibilité d'appeler le cavalier de tous les noms. Rien de tout cela. Il ne laisse transparaître que ce regard pénétrant, aussi subit et peu bruyant qu'un éternuement avorté. Chez le colonel, même l'expression de la plus vive réprobation est parfaitement maîtrisée, voire quasi-entièrement réprimée. Chez lui, même la répulsion est admirablement mesurée. L'expression de ses sentiments est aussi disciplinée que son geste de *déchirer menu* les petites lettres qu'on ne cesse de lui remettre. C'est le schéma ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER qui est donc concrétisé dans le passage – distinguant en cela ce qui est dit du colonel de la signification de *outrécidant*.

Jusqu'ici donc ni *héroïque* ni *outrécidant* ont suffi à définir – et, par-là, à réunir, à rassembler – tout ce qui est dit par la description du colonel. Continuons donc notre analyse. Reprenons le passage " Le colonel ne bronchait toujours pas... ". Quatre éléments retiennent notre attention : la locution *sans hâte*, la collocation *déchirer menu*, l'adverbe *ensuite* et l'expression *petites lettres*. Partons de *ensuite*. Le rapport entre les deux activités – la lecture et le fait de déchirer menu – est défini par l'adverbe *ensuite*. Le colonel lit sans hâte les petites lettres du général pour, *ensuite*, les *déchirer menu*. Pourtant, Ce n'est pas comme si le général lui avait intimé : (34) « Lisez mes lettres, puis détruisez-les afin que l'ennemi ne s'empare pas de nos échanges ». Cela aurait justifié et a) l'activité du colonel, et b) le *soin* qu'il prend à déchirer les lettres du général. Sauf que ce n'est pas le cas, car dans le texte l'adverbe employé n'est pas *puis*, mais *ensuite*. *Ensuite* marque en effet le fait qu'il s'agit de *deux* activités : deux activités *séparées*, dont l'une suit l'autre, mais sans qu'il y ait une corrélation entre les deux. L'adverbe *ensuite* marque ici que ce que le colonel fait après avoir lu les lettres est une deuxième activité, et non pas quelque chose qui serait la suite programmée, attendue, de la lecture. Le fait de déchirer menu n'est pas l'étape suivante d'un procès qui verrait tout d'abord la lecture, puis la réduction en petits morceaux. L'activité de *déchirer menu* ne découle pas du contenu des lettres et de la prise de connaissance qui ferait suite à la lecture, car nous ne sommes pas dans le cadre d'un même procès.

Regardons maintenant de près le syntagme *déchirer menu*. Dans son article « Les modificateurs déréalisans » [6] Ducrot qualifie de "modificateurs" ces mots (adverbes ou adjectifs) qui déterminent les "prédicats" (noms et verbes). " Les modificateurs (...) explicitent des caractères dont la présence diminue ou augmente l'applicabilité d'un prédicat ". Parmi eux, Ducrot nommait « "réalisants" ceux qui accroissent cette force, et "déréalisans", ceux qui l'abaissent ». L'adjectif *menu* agit-il comme modificateur réalisant au sens de Ducrot ? Autrement dit, *menu* augmente la force du verbe *déchirer* jusqu'à nous faire entendre, comme sens global de la locution, *beaucoup déchirer* ? *Menu* est là uniquement pour intensifier le verbe auquel il se trouve associé, ou intervient-il d'une autre manière ? Or, *déchirer menu* est le résultat du remaniement que Céline opère sur la collocation *hacher menu*. Dans *hacher menu* l'adjectif *menu* agit bien en modificateur réalisant. *Menu* accroît l'applicabilité du prédicat jusqu'à faire entendre *beaucoup hacher* (au sens de *hacher très, très finement* – hacher tellement que ce qui est haché est réduit en tout petits morceaux).

C'est le cas du célèbre passage du *Chat Botté* où paraît l'expression *hacher menu comme de la chair à pâté*. *Menu* augmente l'applicabilité de *hacher* : *hacher menu comme de la chair à pâté* signifie alors hacher tellement que les morceaux qui résulteront seront si minuscules, si microscopiques, qu'ils ne laisseront même pas imaginer ce à partir de quoi on a produit ce qui est maintenant sous nos yeux.

Revenons à notre cas. À l'intérieur du syntagme *déchirer menu* le terme *menu* fait plus qu'accroître la force de *déchirer* : il propose comme sens global de la locution celui, nouveau, de *déchirer soigneusement*. *Déchirer menu* communiquerait alors une certaine façon de déchirer. Après les avoir lues *sans hâte*, le colonel déchire soigneusement des *lettres* qui sont déjà, elles-mêmes, *petites*. L'ironie de Céline est, ici encore, très puissante. La locution *déchirer menu* introduit ainsi dans le passage l'élément /oisiveté/. Le colonel est maintenant présenté *aussi* comme *oisif*, voire – comme le dit Bardamu à la page 14 – *fainéant*. “ Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? ” – voilà ce que Bardamu exclame sous forme de question rhétorique. Le colonel incarne alors, par son *outré* et son *oisiveté*, le prototype de cette humanité qui pratique cette “ fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... ” (p. 14) que Bardamu abhorre. C'est avec horreur que Bardamu découvre cette “ sale âme héroïque et fainéante des hommes “. “ On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté ” (*ibid.*). Autrement dit, « Qui aurait pu prévoir que les hommes pouvaient être héroïques et fainéants à ce point-là » ? – l'horreur prend alors, ici, une majuscule pour devenir l'Horreur. Au niveau de l'intertextualité, il est curieux que Bardamu arrive à la même conclusion que le colonel Kurtz de *Heart of Darkness*, personnage qui assigne aux mots “ The horror ! The horror ! ” son testament à la fois mondain et spirituel. Nous remarquons ce point de convergence sans néanmoins savoir – car nous n'en avons trouvé la moindre trace ; du moins jusqu'ici – si Céline connaissait ou pas l'œuvre de Joseph Conrad.

Ce nouvel élément que nous venons d'indiquer – l'*oisiveté* ou *fainéantise* – précise un aspect jusqu'ici ignoré. Le schéma que la description du colonel évoque au fil des pages est le suivant : (35) NÉG MÉRITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT. Ensuite, c'est par interprétation argumentative [7] que, à partir de ce schéma, on remonte vers le mot *oisif* ou *fainéant* (dans ce travail, nous prendrons dorénavant les deux mots comme équivalents par rapport à l'aspect qui nous intéresse). En tant que quasi-bloc, le schéma NÉG MÉRITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT est contenu, avec le schéma MÉRITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT, dans la signification linguistique du mot *combat*. *Combat* comporte donc non pas l'un ou l'autre de ces aspects, mais l'alternative même entre les deux : (MÉRITE D'ÊTRE FAIT)FAIT. C'est la raison pour laquelle on peut toujours parler de *combats inutiles* et, du coup, inciter quelqu'un à (bien) *choisir ses combats*. Or, aussi bien dans *courageux* que dans *héroïque* il y a l'idée que ce qu'on fait mérite d'être fait : (36) MÉRITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT. En effet, on n'est pas *courageux* ou *héroïque* simplement parce qu'on fait malgré le danger : (37) DANGEREUX PT FAIT, ou bien que ce soit pénible : (38) PÉNIBLE PT FAIT. On est *courageux* ou *héroïque* aussi parce que ce que ce qu'on fait mérite la prise de risque, les sacrifices, voire le sacrifice extrême : sa propre vie. Quant au portrait que l'on fait du colonel, un passe-temps ne mérite pas une aussi grande prise de risque, un sacrifice aussi important : on ne se fait pas tuer pendant qu'on déchire soigneusement des petits bouts de papier. Mieux : on ne se fait pas tuer *parce qu'on* déchire soigneusement des petits bouts de papiers. Que de s'exposer ostensiblement au danger alors que tout ce qu'on fait c'est simplement déchirer soigneusement des petits bouts de papiers, ce n'est pas du courage ou de la bravoure, c'est juste insensé, voire totalement ridicule. *Déchirer menu* évoque en effet : (39) NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT.

Avant de poursuivre, résumons certains traits qui, malgré notre souci de précision, pourraient être restés éparpillés au fil des pages. Prenons tout d'abord le quasi-bloc ÉPROUVER(MANIFESTER). Le portrait du colonel spécifie, comme on l'a vu, ce quasi-bloc en ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER. Il en va de même pour la signification de *héroïque*, qui évoque elle aussi le trait ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER. *Matamore*, quant à lui, spécifie ce quasi-bloc en l'aspect ÉPROUVER DC MANIFESTER, tout comme les mots *exubérant* et *vantard*.

Par rapport au quasi-bloc (MERITE D'ÊTRE FAIT)FAIT, le portrait du colonel évoque le schéma NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT (il en va de même pour *oisif* et *fainéant*), tandis que les mots *courageux*, *héroïque*, *matamore* et *vantard* expriment le schéma MERITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT, mais

avec une précision : d'un *matamore* ou d'un *vantard* on dit qu'ils *se targuent* d'avoir fait quelque chose qui *mérite-d'être-fait* – linguistiquement, cela ne signifie pas pour autant que la chose ait été faite *en vrai*. Ce qu'on dit d'un *matamore* ou d'un *vantard*, c'est qu'ils *prétendent* avoir fait quelque chose qui mérite d'être fait : quelque chose d'utile, d'intéressant, capable de susciter l'admiration. Du coup, même si le *matamore* et le *vantard* disent avoir fait, ce qu'il faut entendre dans le deuxième segment est plutôt PRÉTENDRE DE L'AVOIR FAIT : MERITE D'ÊTRE FAIT DC PRÉTENDRE DE L'AVOIR FAIT.

Enfin, *exubérant*, lui, n'évoque ni MERITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT, ni NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT. Autrement dit, d'un *exubérant* on dit qu'il éprouve-donc-il-manifeste, mais rien n'est dit quant à la nature de l'activité mise en place.

Maintenant, du point de vue sémantique, quels sont les rapports entre le mot *courageux* et le mot *héroïque* ? Sur notre Carte nous les avons représentés comme étant proches et comme partageant un certain nombre de traits. Parmi ces traits on avait (l'ordre d'apparition, ici, n'est pas significatif) : PÉNIBLE PT FAIT ; DANGER PT NÉG PRÉCAUTION ; DANGER PT NÉG À FUIR ; DANGER DC NÉG SE CROIRE INATTEIGNABLE ; MÉRITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT. Comment différencier alors ces deux mots ? Ou, à l'inverse : s'agirait-il de deux synonymes parfaits – c'est-à-dire, exprimant exactement le même contenu sémantique ? Si l'on observe la Carte, on se rend compte qu'il y a un schéma qui différencie ces deux mots ; c'est : (40) DESTRUCTION PT NÉG PRENDRE GARDE. En effet ce schéma, exprimé par *héroïque*, n'appartient pas à la signification de *courageux*.

Peaufinons maintenant notre analyse. *Courageux* et *héroïque* sont dans un rapport graduel. Observons l'énoncé : (41) « C'est un homme courageux, et même héroïque ». Cet énoncé est tout à fait recevable. Tout en gardant la construction « et même » les reliant, inversons maintenant les deux termes. Nous aurions : (42) « C'est un homme héroïque, et même courageux ». Ça ne marche plus. La construction « et même » a cela de très probant : qu'elle montre immédiatement si les deux termes qu'elle relie sont dans le bon rapport graduel ou pas. *Courageux* et *héroïque* l'étaient dans le premier énoncé ; ils ne le sont plus dans le deuxième. On comprend donc que *courageux* est le terme bas, donc celui qui, dans notre énoncé, doit être placé à la gauche de la construction « et même ». *Héroïque*, par contre, est le terme haut, celui vers lequel – dans un rapport de gradualité – on peut monter : dans un énoncé, ce terme doit être placé à la droite de la construction « et même ». Il est toujours possible de monter de *courageux* à *héroïque*, tout comme il est toujours possible de descendre de *héroïque* à *courageux*. Cependant, le rapport de gradualité qui voit dans *courageux* le terme bas et dans *héroïque* le terme haut reste constant. Autrement dit, le mouvement peut être dans un sens ou dans l'autre – ascendant ou descendant –, mais le rapport graduel verra toujours en *courageux* le terme bas, et dans *héroïque* le terme haut. Mais en raison de quoi *héroïque* serait le terme haut ? La raison en est que, par rapport à *courageux*, le mot *héroïque* évoque, en plus, l'idée de « sacrifice ». Nous prenons ici l'idée de sacrifice à son plus haut degré : le sacrifice ultime, celui de sa propre vie.

Cette possibilité du « sacrifice » – du sacrifice de sa propre vie – n'est pas évoquée par *courageux*. Voilà pourquoi seulement le mot *héroïque* évoque l'aspect DESTRUCTION PT NÉG PRENDRE GARDE : c'est parce que dans *destruction* il y a *beaucoup* – *beaucoup de danger* (ou, si l'on préfère, il y a un *très* – *très dangereux*) :

(43) DESTRUCTION = BEAUCOUP DE DANGER, ou encore : (44) DESTRUCTION = TRÈS DANGEREUX. « *Bien que* ce soit très dangereux... », « *bien qu'il* y ait beaucoup de danger... », « *en dépit de* la destruction... », « *même si* cela implique qu'il mourra... », *il le fera* : le sens du mot *héroïque* réside dans ce deuxième segment – plus précisément dans *l'imposition* de ce segment : *pourtant il le fera*. Nous avons là, en effet, un mot qui donnerait une contrainte non pas par rapport à l'aspect – c'est le cas le plus répandu –, mais par rapport à l'enchaînement. *Héroïque* impose le deuxième segment de l'enchaînement. Le contenu du premier segment de l'enchaînement peut varier, mais le deuxième reste le même. Ce que *héroïque* impose, c'est la suite *pourtant il le fera* (ou, *pourtant il le fait*, ou *pourtant il le fit* – ici le temps verbal n'est pas significatif). Normalement, la TBS accepte que les mots donnent des indications par rapport aux aspects ou aux quasi-blocs. Ici on se rend finalement compte que certains mots peuvent bien donner des indications aussi par rapport aux enchaînements. C'est le cas de *héroïque*.

Considérons les enchaînements, exprimés par *héroïque*, : (45) « Il sait qu'il va mourir,

pourtant il le fera », évoquant le schéma : (46) SAVOIR QU'IL VA MOURIR PT LE FAIRE ; ou encore : (47) « C'est très dangereux, pourtant il le fait », évoquant, lui : (48) BEAUCOUP DE DANGER PT FAIT. Dans un cas comme dans l'autre – que l'on prenne comme premier segment « il sait qu'il va mourir... » ou « c'est très dangereux... » –, le deuxième segment de l'enchaînement reste toujours *pourtant il le fait*. *Héroïque* impose cette contrainte-là : il fixe la suite – à savoir le deuxième segment de l'enchaînement – en *pourtant il le fait*. Par contre, qu'en est-il de l'aspect évoqué ? Considérons l'enchaînement : « Il sait qu'il va mourir, pourtant il le fera ». Il évoque le schéma : SAVOIR QU'IL VA MOURIR PT LE FAIRE. Mais cet enchaînement évoque aussi le schéma : BEAUCOUP DE DANGER PT SERA FAIT. On peut à tout moment entendre *et* un schéma *et* l'autre. Ces deux aspects sont toujours possibles : on peut rester proche des mots déjà employés dans l'enchaînement (comme dans le cas de SAVOIR QU'IL VA MOURIR PT LE FAIRE), ou alors choisir un aspect plus général, plus abstrait comme BEAUCOUP DE DANGER PT SERA FAIT. Dans les deux cas, ce qui ne change pas, c'est la suite – le PT FAIT. En conclusion, *héroïque* n'impose pas l'aspect, mais le deuxième segment de l'enchaînement. Ensuite, seulement dans un deuxième moment et par hérédité, l'aspect rendra compte de ce fait par la présence d'un PT FAIT [8].

Mais le problème de la gradualité s'étend à un autre élément du texte de Céline. La description du colonel exprime le schéma NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT. Dans le cadre conceptuel de la TBS, ce schéma transgressif (c'est-à-dire dont le connecteur est du type de *pourtant*) vit dans un rapport graduel avec le normatif respectif : MERITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT. Laissons la place à une remarque curieuse. Dans le cadre de la TBS, sur la base de ce que l'on vient de dire quant au rapport de gradualité dans lequel on situe le transgressif et son normatif respectif, un malentendu pourrait tout à coup surgir ; le voici : « en raison du fait qu'il fait *même* ce qui ne mérite pas d'être fait, du coup on pourrait s'attendre à ce qu'il fasse, à coup sûr, ce qui mérite d'être fait ». En d'autres mots : « du moment que le colonel fait *même* ce qui ne mérite pas d'être fait (NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT), on pourrait penser qu'il soit *au moins*... héroïque ! (MERITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT) ». Ce malentendu n'a pourtant pas de raison d'être. En effet, le rapport graduel qui existe entre un transgressif et son transposé [9] (le normatif) n'est pas de nature quantitative, de sorte que lorsqu'on est décrit par le transgressif (le degré haut), cela n'implique pas que, aux yeux du locuteur, on ait aussi la propriété basse décrite par le normatif. Autrement dit, même si le colonel est décrit par le transgressif NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT, cela n'implique pas qu'on lui attribue *aussi* la propriété basse du normatif MERITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT.

Afin de montrer que le rapport de gradualité n'est en rien quantitatif, prenons un autre exemple. La publicité du produit *Slurp* récitait : (49) « Même votre mari fera de la bonne cuisine ». J.-C. Anscombe [10] comprenait cet énoncé comme exprimant : (50) « Tout le monde fera de la bonne cuisine ». Ce qui équivalait à dire, selon sa lecture : (51) « Et les hommes et les femmes feront de la bonne cuisine ».

Carel [11], elle, souhaite tirer des conclusions encore plus radicales. Elle commence par paraphraser (48) par : (52) « C'est un homme, pourtant il fera de la bonne cuisine », exprimant le schéma : (53) ÊTRE UN HOMME PT FAIRE DE LA BONNE CUISINE. Puis, elle prend en compte le transposé normatif (54) « Ce n'est pas un homme, donc il fera de la bonne cuisine », exprimant, lui, le schéma : (55) NÉG ÊTRE UN HOMME DC FAIRE DE LA BONNE CUISINE.

Il est maintenant évident que le rapport graduel qu'il y a entre un transgressif et son transposé n'est pas quantitatif : entre les deux il y a un véritable changement de sens. Si l'on accepte que : « Tout le monde fera de la bonne cuisine » = « Et les hommes et les femmes feront de la bonne cuisine » – que les deux ont le même sens – c'est parce qu'on croit que le sens exprimé par la gradualité est calculable en termes quantitatifs. « Si grâce à *Slurp même* le mari fera de la bonne cuisine, ça veut dire que *et* les maris *et* les femmes feront de la bonne cuisine » – cette conclusion (que nous refusons) n'est possible qu'à partir de l'idée, quantitative, que, dans l'énoncé publicitaire, *tout le monde* soit *le cumul des maris et des femmes*, donc la somme des hommes et des femmes. Mais si ce calcul suffisait à décrire le sens de l'énoncé *Même votre mari fera de la bonne cuisine*, force serait d'admettre aussi – en même temps – que si la personne qui cuisine n'est pas un homme, le résultat sera de la bonne cuisine. Tout d'un coup, on serait aussi en train d'affirmer que toute femme fait de la bonne cuisine. Selon une lecture quantitative (du type « Tout le monde fera de la bonne cuisine » = « Et les hommes et les femmes feront de la bonne cuisine »), en énonçant « Même votre mari fera

de la bonne cuisine » nous admettrions aussi, simultanément : (55) « Ce n'est pas un homme, donc il fera de la bonne cuisine », mais aussi : (56) « C'est une femme, donc elle fera de la bonne cuisine », qui équivaldrait à admettre : (57) « Toutes les femmes font de la bonne cuisine ». Nous refusons une lecture quantitative arrivant à cette conclusion-là. Nous défendons qu'entre un transgressif et son transposé il y a bien un changement de sens : à nos yeux, un énoncé tel que « Même votre mari fera de la bonne cuisine » doit être entendu comme signifiant : (58) « Même ceux qui ne sont pas aptes à la cuisine feront de la bonne cuisine ». Encore une fois nous voyons comment le fait d'affirmer que « C'est un homme, donc il fera de la bonne cuisine » n'implique pas qu'on accepte et qu'on affirme aussi, contextuellement, la propriété basse (NÉG ÊTRE UN HOMME DC FAIRE DE LA BONNE CUISINE) exprimée par son transposé normatif « Ce n'est pas un homme, donc il fera de la bonne cuisine ». Lorsque l'on décrit par le degré haut – c'est-à-dire le transgressif, le *pourtant* –, cela n'implique pas qu'on affirme aussi que le sujet décrit possède également, par conséquent, la propriété basse évoqué par le transposé normatif.

Dans le cas de la description du colonel, le fait qu'il soit décrit par le locuteur comme faisant ce qui ne mérite pas d'être fait n'implique absolument pas qu'il soit décrit comme faisant aussi ce qui mérite d'être fait. La gradualité entre un transgressif et son transposé, entre un X PT Y et un NÉG X DC Y, entre le degré haut et la propriété basse, n'a rien de quantitatif. Elle implique, bien au contraire, un véritable changement de sens.

Nous pouvons maintenant considérer comme terminée l'analyse textuelle et la description des mots du lexique. Cette partie conclusive se concentrera donc sur la structure et l'organisation du texte. Commençons par une remarque générale. Comme nous avons déjà montré ailleurs [12], un texte est normalement organisé, au niveau macro-textuelle et macro-sémantique, en « périodes argumentatives ». Celles-ci coordonnent tous les énoncés qui développent la signification d'un même terme. Ainsi, une bonne partie du deuxième chapitre du *Voyage* (consistant en la description du colonel), quoique composée par un nombre considérable d'énoncés, ne constitue qu'une seule période argumentative. Habituellement c'est le développement d'un ou de plusieurs traits de la signification d'un même terme – mot ou locution – qui organise une période. Tel n'est pas le cas chez Céline : la période argumentative dont il est question n'est pas organisée par un *terme*, mais par le portrait du colonel.

Comment le portrait du colonel arrive à donner sa structure au texte ? Qu'est-ce qui lui donne son caractère unitaire – et donc, par-là, sa force cohésive ? D'habitude, deux sont les principales voies cohésives : a) la *construction* et b) le *développement*. Toutes les deux trouvent leur portée cohésive dans le caractère unitaire de l'élément qu'il construit (a) ou qu'il développe (b). Dans le cas de la construction, plusieurs enchaînements contribuent à former un unique complexe argumentatif, et le procédé de construction regroupe tous les multiples énoncés qui évoquent ces différents enchaînements, donnant ainsi sa structure au texte. Dans le cas du développement, un terme constitutif (mot ou locution) fournit sa signification. Les différents schémas faisant partie de sa signification sont alors concrétisés au fil des énoncés. Tous les énoncés évoquant ces multiples traits sont regroupés par le développement, car ces traits appartiennent à la signification d'un même mot. Le pouvoir cohésif du développement vient ici du caractère unitaire de la signification qu'on développe.

Dans le cas du portrait du colonel, s'agit-il de construction ou de développement ? Certainement pas du développement, car dans le lexique – dans la langue –, il n'existe pas de mot capable d'unifier ces multiples traits sémantiques évoqués par la description du colonel : seul sa description regroupe tous ces traits. On trouve bien sûr des mots dont la signification contient l'un ou l'autre des schémas apparaissant dans le portrait du colonel – il s'agit des mots représentés sur notre Carte –; mais aucun de ces mots exprime tous les traits que la description évoque. Aucun ne peut fournir ce caractère sémantiquement unitaire qui seul regrouperait tout ce qui est dit du colonel. Il n'y a pas de *mot* pour décrire le colonel.

S'agirait-il alors de construction ? Après tout, Céline a vraiment l'air de construire quelque chose qui ressemble de près à un complexe argumentatif. Cet éventuel complexe regrouperait alors tous les schémas mobilisés dans le texte – et donnerait donc, par-là, son unité à ce long morceau textuel. Selon cette hypothèse, avec sa description du colonel Céline serait en train de mettre en place un procédé de construction d'un complexe argumentatif : le lecteur serait donc face non pas à

la découverte progressive d'une simple suite de traits, mais à la définition, de la part de Céline, d'un certain type de *soldat* – voire d'*homme*.

Cette lecture est fascinante, mais insuffisante, car Céline n'est pas un train de *construire* un complexe à lui. Il suffit de regarder la Carte pour se rendre compte que Céline exploite quelque chose de déjà existant. Il ne construit pas : il *exploite* ce qui existe déjà au niveau de la langue. Plus en détail, au lieu d'exploiter un complexe tout fait, Céline exploite la proximité des mots de la Carte. Ne disposant pas d'un unique complexe capable de fournir tous les schémas nécessaires à décrire le colonel, Céline exploite le réseau: un réseau qui est déjà préfiguré par la langue, et que nous avons essayé de représenter avec notre Carte. Les mots *danger*, *combat*, *éprouver*, ainsi que les mots *courageux*, *héroïque*, *casse-cou* (ou *casse-pipe*) *outrecuidant*, *matamore*, *vantard*, *exubérant*, mais aussi *oisif* et *fainéant* sont tous déjà rapprochés par la langue elle-même. C'est cette proximité là que Céline exploite afin de construire son portrait. C'est le réseau qui exerce ici le pouvoir cohésif : tous les éléments évoqués ou développés par la description (et, du coup, tous les énoncés où ces éléments apparaissent) font un tout car ils sont tous attachés à des mots et/ou blocs appartenant à une même région de la Carte. En conclusion, « Il n'y a pas de *mot* » – nous disions tout à l'heure – « pour décrire le colonel » ; mais il y a bien des *mots* pour en dresser le portrait ; et ces mots sont déjà rapprochés par la langue : ce réseau-là est l'outil que Céline exploite.

Enfin, une dernière question : chez Céline, le lecteur doit procéder par décodage ou par interprétation ? Lisons Carel [13] :

Les mots d'un énoncé peuvent être argumentativement importants de deux manières. Soit ils expriment leur signification argumentative, fournissent la structure et le sens des enchaînements évoqués, et les regroupent en un unique complexe : ils sont alors constitutifs et servent le décodage argumentatif. Mais ils peuvent également être reliés en enchaînement argumentatif grâce à la syntaxe ou aux conjonctions, [...] et faire alors seulement allusion au schéma qu'ils concrétisent et au terme dont ils développent la signification. La Carte Argumentative du Lexique est dans ce cas parcourue en sens inverse, le terme constitutif est implicite, et il y a interprétation argumentative.

Globalement, il s'agit d'un cas d'interprétation, même si un peu inattendu par rapport à ce que la TBS affirme habituellement – à savoir que le mouvement le long de la Carte va, en dernier ressort, des schémas concrétisés au mot (mot constituant le terme constitutif implicite du passage en question). Le terme constitutif étant implicite, il faut remonter vers ce terme n'apparaissant pas dans le texte, mais ce vers quoi on remonte est bien un terme – fût-il un mot ou une locution. Chez Céline, l'interprétation ne mène pas vers un simple terme, mais vers une région de la Carte. Ce à quoi on arrive en parcourant la Carte en sens inverse n'est pas un mot ou une locution, mais une région toute entière rapprochant un certain nombre de mots et de complexes dont on exploite la proximité. Toutefois, même si le mouvement global consiste en de l'interprétation [14], à certains endroits textuels on retrouve aussi du décodage. Il y a des passages où l'on procède par décodage – certains mots fournissent alors leur signification et jouent le rôle de terme constitutif explicite : par exemple *fainéant* ou le complexe du *danger*. *Fainéant* apparaît explicitement dans le passage – Bardamu choisit ce mot pour décrire cette humanité dont le colonel est un spécimen prototypique – et fournit directement le schéma NÉG MÉRITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT. Pareil pour le complexe du *danger*, qui fournit directement les quasi-blocs DANGER(PRÉCAUTION), DANGER(À FUIR) et DANGER(SE CROIRE INATTEIGNABLE), concrétisés ensuite dans le texte en DANGER PT NÉG PRÉCAUTION, DANGER PT NÉG À FUIR et DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE.

Quant à la signification de *héroïque*, Céline développe sa négation partielle [15]. *Héroïque* est dans le texte un des termes constitutifs explicites, mais il fournit uniquement une partie de sa signification : les aspects DESTRUCTION PT NÉG PRENDRE GARDE et ÉPROUVER PT NÉG MANIFESTER. De la signification de *héroïque*, les aspects PÉNIBLE PT FAIT et MÉRITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT sont par contre niés par Céline. Dans sa description du colonel, l'écrivain dit de l'officier

qu'il fait quelque chose qui ne mérite pas d'être fait (NÉG MERITE D'ÊTRE FAIT PT FAIT – ce qui est communiqué là, c'est que le colonel est un *fainéant*, mot dont la signification fournit ici le schéma), et que, en tout cas, il ne fait certainement rien de pénible (en cela refusant le schéma PÉNIBLE PT FAIT).

Nous formulerons enfin une toute dernière remarque sur la structure et la cohésion du texte. Un nombre très élevé d'énoncés du deuxième chapitre du roman sont organisés en une seule période argumentative : le portrait du colonel. Cette très longue et complexe période traverse tout le chapitre, organisée par le réseau de mots de la Carte que l'on exploite, et regroupe tous les énoncés qui interviennent dans la description du colonel. La période réunissant tous les éléments qui constituent la description du colonel traverse en entier le deuxième chapitre, mais elle est aussi contenue par ce chapitre : elle – et par là son pouvoir cohésif – ne s'étale pas au-delà de ce même chapitre. La période argumentative décrivant le colonel regroupe la majorité des énoncés du deuxième chapitre, mais son rôle cohésif s'arrête à l'organisation de ce chapitre – d'une partie, quoique majoritaire, de ce chapitre. Précisons que tout le chapitre n'est pas organisé par la même période, car tous les énoncés du deuxième chapitre du *Voyage* n'appartiennent pas à la même période argumentative – une autre période est à l'œuvre [16] : celle qui décrit Bardamu par rapport aux mots de la même région de la Carte employée pour dresser le portrait du colonel. Le portrait de Bardamu, lui, s'étale sur plusieurs chapitres : elle a donc une portée cohésive encore plus étendue, capable d'organiser et de regrouper des énoncés appartenant à des chapitres différents, et même très éloignés, du roman tout entier. Du deuxième chapitre, donc, un grand nombre d'énoncés appartiennent à la période décrivant le colonel (et sont par celle-ci regroupés), tandis que d'autres appartiennent à la période décrivant Bardamu (et sont par regroupés par cette deuxième) – et d'autres encore appartiennent, sans doute, à d'autres périodes que nous n'avons pas encore reconnu ou pris en compte. Enfin, certains énoncés peuvent intervenir à la fois dans l'une et dans l'autre : ce qui est dit contribue donc à dresser et le portrait du colonel, et le portrait de Bardamu (les schémas mobilisés ne sont pas, dans ce cas-là, les mêmes).

Quelqu'un pourrait maintenant objecter : « Avec votre idée de période argumentative, ne seriez-vous pas en train de récupérer, seulement déguisée, la vieille – et déjà bien connue – notion de *thème* ? Au final, vous utilisez période pour dire que, dans tous ces énoncés-là, on parle toujours du même sujet ou du même personnage... ». La réponse est « non ». La période argumentative concernant la description du colonel se définit uniquement par rapport aux mots qu'on emploie pour parler de lui. C'est un certain rapport à ces mots – à cette région de la carte, à ce réseau du lexique – qui définit la période. Ce qui importe n'est pas qu'on parle *de lui*. Si les blocs sont contigus – si les blocs sont déjà rapprochés par la langue – ce n'est pas le personnage qui importe : c'est ce que la langue rapproche qui est significatif. La langue agit déjà dans le rapprochement des blocs sémantiquement proches, et au niveau des relations entre les aspects des blocs voisins : parler de la description du colonel ou de Bardamu, c'est parler de la langue qui prévoit déjà des complexes regroupant un aspect du bloc de MERITE D'ÊTRE FAIT DC FAIT, un schéma du bloc de DANGER DC NÉG SE CROIRE INATTEIGNABLE, etc. Parler de la description du colonel ou de Bardamu, c'est parler du *danger*, de l'*héroïsme* ou de la *fainéantise* : c'est, au final, parler de la langue.

Notes

[1] Voir, entre autres : CAREL, Marion. **L'Entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques**. Paris: Éditions Honoré Champion, 2011; CAREL, Marion. Signification et argumentation. **Signo**, Santa Cruz do Sul, v. 42, n. 73, jan. 2017. ISSN 1982-2014. Doi: <http://dx.doi.org/10.17058/signo.v42i73.8579>.

[2] CÉLINE, Louis-Ferdinand. **Voyage au bout de la nuit**. Paris: Folio Gallimard, 2017, p. 14.

[3] À ce propos, voir : CAREL, Marion. Interprétation et décodage argumentatifs. **Signo**, Santa Cruz do Sul, v. 44, n. 80, ago. 2019. ISSN 1982-2014. Disponibilidade em: <https://doi.org/10.17058/signo.v44i80.13661>. Acesso em: 16 octobre 2021 et CHRISTOPULOS, Giorgio. Les concepts d'emplois

constitutifs, emplois caractérisants, emplois singularisants, et la notion de décalage. In: L. Behe, M. Carel, C. Denuc, J. C. Machado (eds) **Cours de Sémantique Argumentative**, Pedro e João editores, 2021, pp. 119-123. Disponibilidade em : <https://semanticar.hypotheses.org/cours-de-semantique-argumentative>. Acesso em: 16 octobre 2021.

[4] Cf., à cet égard, CAREL, Marion. Des soldats de l'an II aux soldats de l'an XV: une analyse argumentative du mot *guerre*. Disponibilidade em : <https://semanticar.hypotheses.org/files/2018/10/Carel-soldats-de-lan-II-2015.pdf>. Acesso em : 17 octobre 2021.

[5] Je remercie Louise Behe pour sa question à l'occasion du Colloque International "Énonciation et Argumentation" / Colóquio Internacional "Enunciação e Argumentação" (7, 8 et 9 octobre 2021) organisé par les groupes de recherche en Sémantique Argumentative de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS, Paris), de l'Université de Passo Fundo et de l'Université Fédérale de Santa Catarina (Brésil).

[6] DUCROT, Oswald. Les modificateurs déréalisants. **Journal of Pragmatics**, 24 (1-2), 1995, p. 146.

[7] Cf., à ce propos, le travail fondateur de CAREL, Marion : Interprétation et décodage argumentatifs.

[8] Un dernier point fondamental : est-ce que *courageux*, lui, exprime NÉG DESTRUCTION DC NÉG PRENDRE GARDE ? Pourrait-on considérer que *courageux* et *héroïque* observent un fonctionnement de transposés ? Deux choses sont certaines : a) quand on dit *courageux* (quand on l'emploie tout seul), ce n'est pas le schéma NÉG DESTRUCTION DC NÉG PRENDRE GARDE que l'on entend ; b) : par contre, ce schéma est là dans son opposition à *héroïque*, mais aussi à *craintif*. Or, au moment de l'opposition de *courageux* à *héroïque*, on retient de *courageux* quelque chose d'insuffisant. Qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être : x) le schéma NÉG DESTRUCTION DC NÉG PRENDRE GARDE n'est pas dans la signification de *courageux*, mais rien n'empêche de voir quelqu'un de *courageux* de cette manière-là dans l'emploi (le locuteur associerait à ce moment-là, dans son discours, et grâce à l'emploi de *même*, *courageux* au transposé) ; ou sinon : y) le schéma dont il est question est bien dans la signification de *courageux*, mais il se trouve à l'arrière-plan – donc il ne serait pas mobilisé – quand on emploie *courageux* tout seul. Entre ces deux hypothèses, x et y, nous croyons en y.

[9] Il ne faut pas confondre le phénomène de transposition avec celui de conversion. Lisons Carel : « [...] tandis que la conversion reflète une relation de contradiction, la transposition reflète [...] une relation graduelle, exprimable par *même* ». Signification et argumentation, **Signo**, UNISC, vol. 42 n°73 (2017), p. 10.

[10] ANSCOMBRE, Jean-Claude. Même le roi de France est sage. In: **Communications**, 20, 1973. pp. 56-60 et *passim*.

[11] CAREL, Marion. Analyse argumentative d'une fable de la Fontaine. In: **Bulletin hispanique**, tome 107 n° 1 (2005), pp. 2-3 et *passim*.

[12] Voir, à cet égard: CHRISTOPULOS, Giorgio. Au delà de l'isotopie. In: SHS Web of Conferences, vol 46, article n°06004, 6ÈME CONGRÈS MONDIAL DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE, 2018. Disponibilidade em: <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184606004>. Acesso em: 16 octobre 2021.

[13] Cf., toujours, CAREL, Marion. Interprétation et décodage argumentatifs.

[14] Pour ce concept, se référer toujours à CHRISTOPULOS, Giorgio. Au delà de l'isotopie.

[15] Le mouvement global du texte consiste en de l'interprétation argumentative, car le lecteur doit, pendant toute sa lecture, remonter vers ce terme implicite qu'est le réseau de mots de cette région de la Carte ; mais certains mots jouent aussi le rôle de termes constitutifs implicites – demandant

en cela un effort d'interprétation. C'est le cas, entre autres, du mot *outré*. La description nous oblige en effet à passer tout d'abord des enchaînements à l'aspect DANGER PT SE CROIRE INATTEIGNABLE pour, enfin, remonter vers le mot.

[16] Mieux vaudrait dire : « *au moins* une autre période est à l'œuvre dans le deuxième chapitre », car celle concernant le colonel et celle décrivant Bardamu ne sont certainement que deux parmi les multiples périodes du chapitre et du texte.

Bibliographie

ANSCOMBRE, Jean-Claude. Même le roi de France est sage. In: **Communications**, 20, 1973. pp. 40-82.

CAREL, Marion. Analyse argumentative d'une fable de la Fontaine. In: **Bulletin hispanique**, tome 107 n° 1 (2005), pp. 119.139

— **L'Entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques**. Paris: Éditions Honoré Champion, 2011.

— Signification et argumentation. **Signo**, Santa Cruz do Sul, v. 42, n. 73, jan. 2017. ISSN 1982-2014. Doi: <http://dx.doi.org/10.17058/signo.v42i73.8579>.

— Des soldats de l'an II aux soldats de l'an XV: une analyse argumentative du mot *guerre*. Disponibilidade em : <https://semantcar.hypotheses.org/files/2018/10/Carel-soldats-de-lan-II-2015.pdf>. Acesso em : 17 octobre 2021.

— « Signification et argumentation », **Signo**, vol. 42, n°73 (2017), pp. 2-20.

— Interprétation et décodage argumentatifs. **Signo**, Santa Cruz do Sul, v. 44, n. 80, ago. 2019. ISSN 1982-2014. Disponibilidade em: <https://doi.org/10.17058/signo.v44i80.13661>. Acesso em: 16 octobre 2021.

CÉLINE, Louis-Ferdinand. **Voyage au bout de la nuit**. Paris: Folio Gallimard, 2017.

CHRISTOPULOS, Giorgio. Au delà de l'isotopie. In: SHS Web of Conferences, vol 46, article n°06004, 6ÈME CONGRÈS MONDIAL DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE, 2018. Disponibilidade em: <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184606004>. Acesso em: 16 octobre 2021.

— Les concepts d'emplois constitutifs, emplois caractérisants, emplois singularisants, et la notion de décalage. In: L. Behe, M. Carel, C. Denuc, J. C. Machado (eds) **Cours de Sémantique Argumentative**, Pedro e João editores, 2021. Disponibilidade em : <https://semantcar.hypotheses.org/cours-de-semantique-argumentative>. Acesso em: 16 octobre 2021.

— DUCROT, Oswald. Les modificateurs déréalisants. **Journal of Pragmatics**, 24 (1-2), 1995, pp. 145-16.

Recebido em: 15 de fevereiro de 2022.

Aceito em: 25 de fevereiro de 2022.

